

femmes et les leurs. Ils les apportèrent avec joie. Le veau d'or fut fait, en présence d'Aaron lui-même participant au crime, ce qui fut pour Moïse un sujet de profonde douleur.

Les murmures continuèrent le long de la route, sous divers prétextes, contre Moïse. Il n'est pas jusqu'à Aaron et à Marie, leur sœur, qui ne se plaignirent de lui à cause de Séphora, son épouse, parce qu'elle était éthiopienne. C'est alors que pour défendre et consoler Moïse, Dieu fit entendre à Aaron et à Marie ces mémorables paroles : « Je parle aux autres prophètes en vision ou en songe, mais il n'en est pas ainsi de Moïse qui est mon serviteur très fidèle dans ma maison, car je lui parle bouche à bouche, et il voit le Seigneur clairement, non sous des énigmes et des figures. — Pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur Moïse? »

Ce peuple à tête dure : *dura cervice*, comme l'appelait le Seigneur lui-même, approchait de la terre promise. Des hommes avaient été envoyés en avant pour l'explorer et, de retour, ils en vantaient la fertilité. Seulement ils ajoutaient qu'il serait difficile de s'en emparer, oubliant que Dieu était avec eux et que, depuis leur sortie d'Égypte il avait multiplié les prodiges en leur faveur.

Aussi le peuple murmure, se révolte et veut se constituer un chef à lui pour retourner en Égypte. Josué et Caleb essaient de les arrêter dans leurs desseins ; on refuse de les écouter. Moïse et Aaron se prosternent à terre pour implorer le Seigneur, en face de la multitude que rien ne pouvait calmer, lorsque tout-à-coup la gloire de Jéhovah parut aux yeux de tous les enfants d'Israël sur le tabernacle de l'Alliance. Le Seigneur dit à Moïse : « Jusques à quand ce peuple m'outragera-t-il par ses paroles, et refusera-t-il de me croire, après tous

les miracles que j'ai faits devant leurs yeux. Je les frapperai donc de peste et je les exterminerai ; et pour vous, je vous établirai prince sur un autre peuple plus puissant que n'est celui-ci. » (Nombr. xiv.)

Moïse répondit au Seigneur : « Vous voulez donc que les Égyptiens du milieu desquels vous nous avez tirés, et les habitants de ce pays, qui ont ouï dire, Seigneur, que vous habitez au milieu de ce peuple, que vous y êtes vu face à face, que vous les couvrez d'une nuée salutaire, en les guidant le jour avec une colonne de nuée, et la nuit dans une colonne de feu ; vous voulez, dis-je, qu'ils apprennent que vous avez fait mourir une si grande multitude comme un seul homme et qu'ils disent : Il ne pouvait faire entrer ce peuple dans le pays qu'il leur avait promis avec serment ; c'est pourquoi il les a fait tous mourir dans le désert. Que la force du Seigneur éclate donc comme vous l'avez juré en disant : Le Seigneur est patient et grandes sont ses miséricordes ; il efface l'iniquité et les crimes, sans laisser le coupable impuni, visitant les péchés des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Pardonnez, je vous supplie, à ce peuple son péché, selon la grandeur de votre miséricorde et parce que vous leur avez été favorable depuis leur sortie d'Égypte jusqu'en ce lieu. » (Ibid.)

Le Seigneur lui répondit : « A votre demande, je leur ai pardonné. J'en jure par moi-même : toute la terre sera remplie de la gloire du Seigneur. » (Ibid.)

Dieu, quand il pardonnait ainsi, avait devant son regard Bethléem, Nazareth, Jérusalem et le Calvaire ; les lieux que son Fils honorerait de sa présence et de son Sacrifice ; il voyait déjà le Règne de Jésus-Christ et il tressaillait d'amour, disant : « J'en jure par moi-même : toute la terre sera remplie de la gloire du Seigneur. »

Que dire de Moïse, qui combattait contre Dieu irrité, autant que contre son peuple révolté ? Quel admirable plaidoyer en faveur des coupables ! On a souvent vanté les orateurs grecs et romains pour leur éloquence ; mais qu'on lise donc les discours de notre héros, et l'on verra que l'Esprit divin lui-même les inspirait.

Cependant le Seigneur rejeta le peuple dans le désert, et le condamna à y errer pendant quarante ans. Aucun de ces murmureurs n'entrerait, en punition de son péché, dans la terre promise, sinon Caleb et Josué, restés fidèles.

« En sortant de la mer rouge, écrit Bossuet, le peuple entra dans un désert affreux, qui représente tout l'état de cette vie, où il n'y a ni nourriture, ni rafraîchissement, ni route assurée ; dans un sable immense, aride et brûlant, dont l'ardente sécheresse produit des serpents qui tuent les malheureux voyageurs par des blessures mortelles. Tout cela se trouve dans cette vie : on y meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie ; on s'y perd, on s'y déroute, comme dans une plaine vaste et inhabitée où il n'y a ni vallon, ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. Ainsi dans notre ignorance, nous allons errants en cette vie, sans rien avoir qui guide nos pas : nous y entrons sans expérience, et nous ne sentons notre égarement que lorsque entièrement dérouterés, nous ne savons plus par où nous redresser ; nous tombons dans le pays qui a « des serpents brûlants » comme les appelle Moïse (Nombr. XXI, 6.) ; c'est-à-dire dans nos brûlantes cupidités, dont le venin est un feu qui se glisse de veine en veine, et nous consume.

« A ces quatre maux du désert, Dieu a opposé quatre remèdes. Il oppose la manne à la faim ; l'eau découlée de la pierre, à la soif ; aux erreurs durant le voyage, la

colonne de nuée lumineuse pendant la nuit, et aux serpents brûlants, le serpent d'airain. Toutes choses qui nous figurent Jésus.

« Nous nous trouvons comme le prodigue, dans une région où nous périssons faute de nourriture : les viandes de ce pays n'ont rien de solide. Dieu nous envoie la manne qui est Jésus-Christ... son corps sacré... Nous avons la soif... nous trouvons un doux rafraîchissement en Jésus-Christ qui promet à la Samaritaine « une fontaine jaillissante à la vie éternelle » et à tout le peuple « des sources » ou plutôt des fleuves d'eau vive... Ces sources sont en Jésus-Christ.

« Dans nos erreurs, nous avons pour guide cette colonne de lumière, ce Jésus qui dit : « Je suis la lumière du monde ; qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » (Jean VIII, 12.) Dans toutes nos actions, ayons toujours Jésus-Christ en vue : songeons toujours à ce qu'il a fait, à ce qu'il a enseigné, à ce qu'il nous enseignerait à chaque pas, s'il était encore en ce monde pour y être consulté ; à ce qu'il enseigne à chaque moment par ses inspirations, par des reproches secrets, par les remords de la conscience, par je ne sais quoi qui nous montre secrètement la voie...

« Contre les serpents brûlants, Dieu a élevé dans le désert le serpent d'airain, qui est Jésus-Christ en croix, comme il l'explique lui-même. (Jean III, 14.) Jésus-Christ qui se présente à nous dans la ressemblance de la chair du péché... « Et élevé » de cette sorte, « il tire à lui tout le monde. » O Jésus exalté à la croix ! tous les regards sont sur vous : le monde entier met en vous son espérance, le monde qui croit en vous et que vous avez attiré. » (IX Élev. sur les myst. Sem. VI.)

Que l'on aime à voir des génies comme Bossuet recueillir avec piété dans les Livres Sacrés cette manne divine de la vérité pour en nourrir les âmes !

Mais aussi qui n'admirerait Moïse, ce grand homme, au milieu de ses souffrances de tous genres ? Est-ce que jamais chef d'armée a souffert comme lui ? Envoyé à Pharaon, l'an 1513 avant Jésus-Christ, il a lutté avec ce prince jusqu'au jour, où il a pu lui arracher ses frères ; il les a sauvés et guidés vers la terre promise. Voilà donc plus de vingt ans qu'il combat et souffre pour son peuple. Ce n'est pas assez pour représenter le Christ immolé, il faut que le héros reprenne la route du désert, qui va devenir le tombeau de son peuple, et il le sait !

Contentons-nous d'indiquer les principales épreuves de Moïse.

Citons d'abord la révolte de Coré, Dathan et Abiron, qui dut être d'autant plus sensible au cœur du grand serviteur de Dieu qu'elle venait de ceux qui auraient dû l'aider à maintenir le peuple dans la soumission ; car Coré, Dathan et Abiron étaient prêtres, et ils s'insurgeaient contre Moïse et Aaron eux-mêmes. Le cas était grave, et la mission des deux frères était mise en question. Alors Moïse en appela à la vérité de Dieu et à sa justice, demandant au Seigneur de montrer, par un signe éclatant, son jugement. Soudain la terre s'entr'ouvrit et dévora les coupables avec leurs familles ; puis le feu consuma deux cent cinquante lévites entraînés dans la révolte.

Rien ne pouvait corriger ce peuple : le lendemain de cet épouvantable événement, les murmures recommençaient, ainsi que la rébellion.

Le cœur de Moïse bientôt fut brisé par la mort de Marie, sa sœur, et d'Aaron, son frère, au désert de Sin.

C'est là que le peuple murmura une fois encore parce qu'il manquait d'eau. Au lieu de parler au rocher comme le Seigneur le lui avait commandé, Moïse le frappa deux fois de sa verge, pour en faire jaillir une source :

il hésita. Et alors Dieu lui dit : « Parce que vous ne m'avez pas cru et que vous ne m'avez pas glorifié devant les enfants d'Israël, vous ne ferez pas entrer ces peuples dans la terre que je leur donnerai. » (Nombr. xx, 12.)

Moïse accepta généreusement cette dure condamnation et se soumit.

Les Pères de l'Église voient là un symbole de la chute de saint Pierre, et une image de Jésus, figuré par Josué ou Jésus, à qui était réservé l'honneur d'introduire le peuple dans le ciel.

Puis les combats succédèrent aux combats, les épreuves aux épreuves, les souffrances aux souffrances. Pendant quarante ans, Moïse marcha à travers le désert, s'acheminant vers le mont Nébo, qui devait être son Calvaire.

La suite des travaux, des combats, des lois, des exhortations et des merveilles opérées par Moïse se trouve au Livre du Deutéronome.

*Sa Douceur.* — De plus en plus en le lisant, on se convaincra que le législateur des Hébreux a été une des plus admirables figures de notre adorable Maître, qui a dit de Lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez la paix pour vos âmes. » (Matth. xi, 29.)

L'Esprit-Saint lui-même a écrit de Moïse : « Moïse était de tous les hommes le plus doux qui fût sur la terre. » (Nombr. xii, 3.) Ne l'avons-nous pas vu, en effet, aux prises pendant quatre-vingts ans, et au delà, avec toutes les souffrances imaginables, sans que jamais sa douceur soit altérée ? C'est vrai, il défend ses frères avec un courage de lion et il s'irrite contre les contempteurs de la majesté de Dieu ; mais son divin Idéal, qu'il entrevoyait dans le lointain, le Messie, la douceur incarnée, n'armait-il pas sa main d'un fouet

pour chasser les vendeurs du temple ? La charité, mère de la vraie patience, garde l'homme dans cette vertu, alors même qu'elle lui inspire un feu divin pour réprimer l'erreur et le vice. Un père et une mère qui corrigent avec la verge, selon le conseil du Saint-Esprit, leurs enfants rebelles, ne pèchent pas contre la douceur. Une vertu ne saurait en exclure une autre, seul le vice lui est contraire.

Voilà donc le fils d'Amrad et de Jochabed parvenu à l'âge de cent-vingt ans. « Sa vue, dit la Sainte Écriture, n'a point baissé et ses dents n'ont point été ébranlées. » (Deut. xxxiv, 7.)

Le Seigneur lui annonça sa mort, et sans doute pour augmenter encore sa patience et ses mérites, il lui prédit que son peuple deviendrait infidèle à la Loi : ne fallait-il pas que le législateur des Hébreux, comme le Législateur divin des chrétiens, connût d'avance l'ingratitude des hommes et qu'il bût le calice d'amertume jusqu'à la lie ?

C'est après avoir dit le cantique d'actions de grâces au Cénacle que Notre-Seigneur se livra aux douleurs de sa Passion : Dieu voulut que Moïse composât aussi le sien avant de gravir la montagne du Nébo, où il devait mourir. Alors cet homme inspiré ouvrit la bouche et prononça ce cantique fameux : *Audite cœli quæ loquor, audiat terra verba oris mei* : Cieux, écoutez ce que je dis, que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche... Chant plein de la grandeur de Dieu, de sa miséricorde, de ses bienfaits, en regard des aveuglements et des ingratitude de ceux qui en sont l'objet.

Sur l'ordre du Seigneur, le saint vieillard gravit alors la montagne d'Abarim. Dieu lui-même le préparait à la mort, excitant dans son cœur la contrition de son péché et la confiance en sa miséricorde infinie. « Parce que vous avez péché contre moi, lui dit-il, au milieu des

enfants d'Israël, *aux eaux de Contradiction*, près Cadès, au désert de Sin, et que vous ne m'avez pas glorifié, vous ne ferez que voir devant vous le pays que je donnerai aux enfants d'Israël, et vous n'y entrerez pas. » (Deut. xxxii, 52.)

Moïse se soumet humblement, bénit les douze tribus et prédit les choses qui leur doivent arriver. Il gravit le mont Nébo, contemple la terre promise, aperçoit dans le lointain la montagne des Oliviers, sanctifiée par le Seigneur pour devenir comme le trône du Messie, du haut de laquelle il s'élancera pour monter aux cieux, après avoir aussi subi la mort. Le grand serviteur de Dieu « mourut ainsi en ce même lieu, dans le pays de Moab par le commandement du Seigneur, qui l'ensevelit en la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor ; et nul homme jusqu'aujourd'hui n'a connu le lieu où il a été enseveli. » (Deut. xxxiv.)

« Les enfants d'Israël le pleurèrent dans la plaine pendant trente jours... Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse, à qui le Seigneur parlât face à face, ni qui ait fait des miracles et des prodiges comme ceux que le Seigneur envoya faire par Moïse dans l'Égypte aux yeux de Pharaon, de ses serviteurs et de tout son royaume ; ni qui ait agi avec un bras si puissant et qui ait fait des œuvres aussi grandes et aussi merveilleuses que celles que Moïse a faites devant tout Israël. » (Deut. Ibid.)

Tel fut Moïse sauveur et législateur, homme de douleurs et de patience comme Jésus-Christ, dont il fut sans doute l'image la plus parfaite sur la terre. Il mourut, le regard de son âme tourné vers ce divin Messie dont il avait dit : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un Prophète qui sera comme moi, de votre nation et d'entre vos frères ; c'est lui que vous écouterez. » (Deut. xviii, 15.)

« Nul homme semblable à Moïse dans les annales du genre humain, dit un historien illustre. A travers trente et quarante siècles, un peuple humainement inexplicable en rappelle continuellement la naissance, la vie, la mort, les prodiges, les lois, dans ses fêtes, ses usages, ses cérémonies, en lit le code avec un tel respect qu'il en a compté toutes les lettres. Les chrétiens, qui depuis dix-huit cents ans forment la portion la plus éclairée et la plus illustre de l'humanité, le célèbrent comme le médiateur de l'ancienne alliance, comme le grand envoyé de Dieu pour raffermir la vérité dans le monde et le préparer à la venue du Rédempteur. Les Arabes, les Turcs, les Persans le révèrent comme un prophète du Très-Haut. Les Grecs et les Romains, quoique généralement peu exacts en fait d'histoire, s'accordent néanmoins à nous le représenter, comme un personnage extraordinaire et comme le législateur des Hébreux.

« Ce que n'a fait nul législateur humain, rappeler aux hommes la première de toutes les vérités, qu'il existe un Être Suprême, créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses, leur prescrire avant tout le premier de tous les devoirs, d'adorer ce Dieu souverain et de ne servir que lui; soumettre à ses lois morales la nation comme l'individu, le roi comme l'esclave; constituer un peuple avec ces dogmes, promener ce peuple, le secouer dans l'univers comme un flambeau qui ne saurait s'éteindre; conserver de cette sorte au genre humain la sagesse, la raison, la dignité, la religion véritable, voilà ce que Moïse a fait, ou plutôt voilà ce que Dieu a fait par Moïse. Après le Christ rien n'a paru sur la terre d'aussi grand que Moïse. Moïse et le Christ, Dieu seul pouvait nous montrer cela. » (Rohrbacher, liv. viii.)

En résumé, dans sa personne Moïse a été une figure

parfaite de Jésus-Christ; législateur, il a promulgué sous l'inspiration divine une loi toute figurative du Sauveur; prophète, il l'a annoncé; écrivain sacré, il a composé le Pentateuque qui en est tout rempli. Otez du monde le Christ, Roi des nations, Moïse et le peuple juif deviennent inexplicables au monde, et l'histoire de l'humanité, un chaos, depuis son origine jusqu'à nos jours. Au contraire, avec Jésus-Christ Roi, tout s'explique admirablement et divinement.

*Job.*

Au moment où nous achevions d'esquisser Moïse, figure de Jésus-Christ, une autre vint se présenter à nous en nous disant: « Moi aussi je sais bien que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour et alors je serai de nouveau revêtu de ma peau, et dans ma chair je verrai mon Dieu. » (Job xix, 25, 26.)

C'était Job, dont saint Jacques en son épître a rappelé la patience, en l'associant à Notre-Seigneur dont il est aussi une admirable figure. « Vous voyez, dit cet apôtre en parlant des prophètes qui ont souffert, que nous les appelons bienheureux à cause des maux qu'ils ont endurés. Vous avez appris aussi quelle a été la patience de Job, et vous avez vu quelle a été la fin du Seigneur... » (Jacques v.)

Peut-on douter qu'il n'ait plu à notre Père du ciel de donner en ce saint personnage une image de son Fils humilié, que les prophètes devaient représenter comme un lépreux: *Et nos putavimus eum quasi leprosum?* (Is. lxi, 4.) Il fallait que notre Christ-Roi fût connu aussi en dehors du peuple juif et qu'on admirât par avance sa patience infinie, dans un exemple mémorable.

L'antiquité n'avait qu'entrevu la dignité de la souf-

france. Elle ne comprenait pas assez qu'elle est la noble compagne de l'amour ; elle la regardait trop comme le châtiment du péché. Il a fallu que le Christ Jésus vînt sur la terre pour montrer aux hommes que *le plus beau spectacle d'ici-bas est le juste aux prises avec la douleur*, comme l'a dit un sage de l'antiquité.

Les amis de Job, ignorant cette doctrine, insultaient à ses épreuves, qu'ils regardaient comme la punition de ses fautes.

Job, au contraire, professait que « la vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel » pour tous, et il ajoutait : « Tout ce que j'ai dit se réduit à ce principe : Dieu afflige le juste comme l'injuste. » (Job ix, 22.) A certains moments, on croirait, en entendant Job répondre à ses amis qui l'outragent, alors qu'il est sur son fumier et tout couvert de plaies comme un lépreux, voir et entendre Notre-Seigneur Jésus-Christ répondant à ses accusateurs et à ses juges : « Oui, je suis le Christ, Fils de Dieu, et vous me verrez un jour à la droite de Dieu venant sur les nuées du ciel. » (Matth. xxvi, 64.)

Job disait à ses amis : « Dieu vous condamnera parce que vous entreprenez de défendre ses intérêts par des raisons fausses. Aussitôt qu'il fera paraître sa justice, il vous épouvantera et la terreur se répandra sur vous, votre mémoire sera réduite à rien et vos fronts superbes courbés jusque dans la poussière. Gardez un moment le silence, afin que je vous révèle ma pensée. Pourquoi dans ma douleur déchiré-je ma chair avec mes dents et porté-je ma vie dans mes mains ? Est-ce par désespoir ? Non. Car quand Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui : cependant je ne craindrai pas de me montrer à lui à découvert, et il sera lui-même mon Sauveur : un hypocrite n'oserait se montrer hardiment devant lui. Écoutez donc ma parole et comprenez la vérité qui est voilée à vos regards. Si l'on me

jugeait avec équité, on reconnaîtrait mon innocence. Qui donc veut entrer en discussion avec moi ? qu'il vienne. Mais pourquoi suis-je condamné et exécuté sans défense ? » (Job xiii, 10.)

Cela rappelle la majestueuse attitude de Jésus disant devant le tribunal : « Si j'ai mal parlé, prouvez-le moi, sinon pourquoi me frappez-vous ? » Et à Pilate : « Si je le voulais, je n'aurais qu'à prier mon Père, et il m'enverrait plus de dix légions d'anges pour me sauver. »

Il faut lire ces pages sublimes, où le serviteur de Dieu répond avec une dignité admirable aux réquisitoires multipliés de ses amis tendant à le convaincre de péché et d'injustices. Nous voudrions placer ici, les discours de notre juste : nous ne le pouvons. Au moins transcrivons cette page qui semblerait sortir du cœur ulcéré de Jésus-Christ abandonné de ses disciples, surtout de Pierre, qu'il honorait le plus ; de la foule de ses amis et de tous ceux qui auparavant l'admiraient. Maintenant qu'il est flagellé et crucifié, tous le méprisent. « Le Seigneur, dit Job, a fermé de toutes parts mon chemin, je ne puis plus avancer et ma voie est couverte de ténèbres. Il m'a dépouillé de ma gloire et arraché de ma tête la couronne d'honneur. Il m'a ruiné en tout et je péris, et comme un arbre déraciné, j'ai perdu tout espoir, sa fureur s'est déchaînée contre moi et il m'a traité comme son ennemi. Ses soldats sont venus pour me dépouiller, ils se sont frayé un chemin jusqu'à moi et ont assiégé ma tente de tous côtés. Il a écarté de ma personne mes frères, et mes amis me sont devenus pires que des étrangers. Mes proches m'ont abandonné et ceux qui me connaissaient m'ont oublié. Mes commensaux, mes servantes m'ont regardé comme un inconnu et je leur ai paru ainsi qu'un étranger qui passe. J'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a point répondu, alors que je l'appelai de ma voix suppliante,

moi-même. Ma femme a eu horreur de mon haleine, et j'étais réduit à m'humilier devant mes enfants. La foule elle-même me méprisait et quand j'étais loin d'elle, elle me déchirait. Mes anciens conseillers m'avaient en abomination, et celui que j'aimais le plus s'était déclaré contre moi. Mes chairs étant consumées, mes os se sont collés à ma peau, et il ne me reste que les lèvres autour des dents.» (Job XIX.)

Ces plaintes que Job fait monter vers Dieu ressemblent bien à celles du Christ outragé par ses ennemis, abandonné par ses disciples, renié par Pierre, méconnu par ceux-là même qu'il avait comblés de bienfaits.

Après avoir été repris, calomnié, outragé par les hommes, Job eut à soutenir un combat avec Dieu même, qui voulut entrer en discussion avec son généreux serviteur, comme un jour avec son Fils, l'Agneau divin chargé de nos péchés : « Alors le Seigneur répondant à Job du milieu d'un tourbillon lui dit : Qui est donc cet homme qui enveloppe des sentences dans des discours inhabiles. Ceins tes reins comme un vaillant ; je t'interrogerai et tu me répondras, si tu le peux. Où étais-tu quand je jetai les fondements de la terre ? Dis-le moi si tu le sais... » Et alors le Seigneur multiplie les questions sur la terre, la mer, les étoiles, les méchants, l'ignorance de l'homme, son impuissance ; les animaux, les oiseaux, le léviathan... Accablé par la majesté du Verbe divin, Job répond : « Je sais que vous pouvez tout et que vous n'ignorez rien. Qui donc par un effet de son ignorance prétend dérober au Seigneur le conseil ? C'est pourquoi, j'ai parlé follement, je l'avoue, et de choses qui surpassaient mes connaissances. Mais maintenant daignez m'écouter : je vous interrogerai et vous voudrez bien me répondre : Jusqu'ici j'avais simplement entendu parler de vous, et maintenant je vous vois de mes yeux. C'est pourquoi je m'accuse moi-

même et je m'humilie devant vous dans la cendre et la poussière. » (Job XLII, 1.)

C'est alors que le Seigneur rendit lui-même justice à Job en disant à Éliphas et à ses deux amis : « Ma fureur s'est allumée contre vous, et contre vos deux amis, parce que vous n'avez point parlé devant moi dans la droiture comme Job, mon serviteur. Prenez donc sept taureaux et sept bœufs, et allez à mon serviteur Job. Job, mon serviteur priera pour vous ; je le regarderai et l'écouterai favorablement. » (Job XLII, 7.)

Oui, le Père des cieux voyait son divin Fils en Job, couvert de plaies comme un lépreux ; dans ses cris de douleur et ses plaintes filiales, c'était la voix de Jésus qui montait jusqu'à lui pour lui dire : *O mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Job méritait de devenir médiateur pour ses amis, comme le Christ pour les hommes. Aussi Dieu promet d'écouter les prières de Job souffrant aussi bien que celles de l'Agneau immolé au calvaire.

Si nous interprétons mal ce passage de l'Écriture, au gré de certains esprits chagrins, nous apporterons un passage de saint Augustin qui va bien plus loin et plus haut que nous.

« Mais quel est le sens de cette réprimande adressée à Job, dit ce grand Docteur, par un personnage que l'on comprend, d'ailleurs, être le Seigneur Jésus lui-même ? Celui-ci fait l'énumération des œuvres vraiment divines de sa souveraine puissance ; et c'est la base, en effet, de sa réprimande, au point qu'il semble lui dire : As-tu un pouvoir comparable à celui que j'ai, de produire tant de grandes choses ? Où va cette réflexion, sinon à faire comprendre au saint patriarche une vérité dont l'inspiration du ciel a dû déjà lui fournir le principe ; car il savait par cette inspiration qu'un jour le Christ viendrait volontairement pour souffrir ici-bas ?